

Coll. *Terres et gens d'islam*



Anouk Cohen

Fabriquer le livre au Maroc

IISMM - KARTHALA

Collection *Terres et gens d'islam* (IISMM) dirigée par Bernard Heyberger

En 2000, la production marocaine de livres atteint en un an l'équivalent de ce qui a été publié auparavant en près d'un siècle. Ce dynamisme atteste d'un secteur en mutation, reflet d'une libéralisation politique commencée au milieu des années 1990, qui est allée de pair avec une transformation sociale et culturelle. À partir d'une enquête ethnographique sur les pratiques du livre, de la lecture et de l'écriture, Anouk Cohen analyse cette effervescence toujours en cours. Elle décrit divers aspects de l'édition : de la lecture et du lecteur au processus de fabrication du livre, en passant par les enjeux de publication, les lieux et les réseaux, dans le but de cerner les logiques à l'œuvre dans les modes de transformation complexes au terme desquels un livre advient effectivement.

Le monde du livre marocain est jeune, urbain et partagé entre les secteurs arabophone et francophone, qui présentent chacun leur propre fonctionnement, leurs propres acteurs et leurs propres objets, soumis à des pratiques et à des valeurs spécifiques. Anouk Cohen met en évidence les enjeux stratégiques, y compris politiques, de l'utilisation de l'une ou l'autre langue compte tenu du rapport à la norme que chacune implique. Elle montre cependant que des rapprochements s'opèrent ces dernières années dans le cadre d'un processus d'individualisation des pratiques de lecture et d'écriture avec l'émergence d'une littérature plus personnelle et proprement marocaine. Cet ouvrage analyse ainsi ce que signifie « lire », « éditer » et « écrire » dans le Maroc actuel.

Anouk Cohen est chargée de recherche au CNRS, membre du Laboratoire d'ethnologie et de sociologie comparative (LESC).

Préface de Roger Chartier

IISMM

Créé en 1999 par le ministère de la Jeunesse, de l'Éducation nationale et de la Recherche au sein de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, l'Institut d'études de l'Islam et des Sociétés du Monde Musulman a pour vocation d'ouvrir un espace de collaboration et d'échanges entre les chercheurs spécialisés dans l'étude du monde musulman, en synergie avec les autres éléments du maillage scientifique national et international. Localisé à Paris, l'IISMM s'attache à coordonner ses actions pédagogiques et de recherche avec les autres pôles scientifiques en France et à l'étranger.

EHESS-IISMM

tél. : 01 53 63 56 00 – fax : 01 53 63 56 10

iismm@ehess.fr

www.iismm.ehess.fr

Couverture: Terrassier de Rabat. © Anouk Cohen.

© Éditions Karthala, 2016

22-24, boulevard Arago – 75013 Paris

www.karthala.com

Conception graphique: Bärbel Müllbacher

(Première édition papier, 2016)

ISBN : 978-2-8111-1588-3

Anouk Cohen

Fabriquer le livre au Maroc

 KARTHALA

 IISM

Pour Rachel Cabessa

Le Maroc et ses grandes villes



Source: Clifford Geertz, *Le souk de Sefrou*, Paris, Bouchène, 2003, p. 6.

Remerciements

Entre le Maroc et Paris, ce travail ne serait jamais arrivé à son terme sans l'aide et le soutien d'un grand nombre de personnes qui m'ont accompagnée. Mes premiers remerciements vont aux habitants de Casablanca et de Rabat qui ont bien voulu répondre à mes questions et m'accueillir dans leur demeure et leur bureau. J'espère que mon travail est à la hauteur de l'enrichissement dont je leur suis redevable.

Toute ma reconnaissance va également à Jean-Charles Depaule qui a accepté de diriger mes recherches depuis leurs premiers balbutiements en 2004. Durant plus de cinq ans, il m'a conseillée avec patience et rigueur. Je remercie aussi Sylvaine Camelin d'avoir toujours été présente pour m'encourager et relire mes écrits. L'autre rencontre décisive a été celle de Raymond Jamous qui suit depuis 2006 les moindres évolutions de mon travail. Sans ses conseils avisés, cette étude n'aurait pas pu aboutir.

À Casablanca, Mohamed Tozy, Mohamed-Sghir Janjar, Abderrahmane Rachik, Catherine Miller et Michel Peraldi ont toujours su se rendre disponibles pour entendre mes réflexions et critiquer mes travaux. Ces dernières années, j'ai eu le plaisir de travailler avec Franck Mermier et de bénéficier de ses conseils. Nos discussions sur l'édition dans les pays arabes et en particulier au Liban ont considérablement enrichi mes réflexions.

Le moment de l'écriture est une épreuve difficile et parfois douloureuse ; c'est pourquoi le soutien de mes amis pendant cette période a été d'autant plus précieux. Mes remerciements vont surtout à Sophie Houdart, Baptiste Buob, Christine Jungen, Sabrina Mervin et Laura Fléty pour leur soutien et leurs relectures. Les échanges avec les doctorants du LESC à Paris et de la Faculté d'Aïn Chock à Casablanca ont été essentiels dans la progression de mon travail. Je remercie particulièrement Nicoletta Belletrame, Katerina Kerestezci, Fadma Aït Mous et Stefan Lecourant pour leurs critiques et leurs commentaires. Pour finir, je ne sais comment exprimer toute ma reconnaissance

à ma mère et à ma grand-mère, Valérie et Rachel. Enfin, ma plus sincère et profonde gratitude va à Arthur : merci pour son soutien inconditionnel et son infaillible implication.

Préface

L'enquête qu'a menée Anouk Cohen donne réalité aux rêves de tout historien du livre : entrer dans l'atelier d'imprimerie, converser avec les vendeurs de livres, discuter avec les éditeurs de leurs choix et de leurs difficultés, observer les lecteurs dans le moment même de leur lecture. Tous ceux et celles qui ont écrit sur l'édition et la lecture ont partagé ces désirs. Mais pour les historiens (sauf ceux du temps présent), ce sont là des connaissances interdites. Dans le livre d'Anouk Cohen, ce sont de tels entretiens et observations qui ont fourni la matière même des analyses.

Rien que de normal, pensera-t-on, puisqu'elle est ethnologue. Et pourtant. Il n'y a rien d'immédiat ou d'évident à mener une telle enquête. Elle suppose de nombreux savoirs : la pratique de la langue ou des langues des acteurs, le partage effectif de leurs expériences, une connaissance profonde de leur culture. Ces exigences sont particulièrement fortes lorsque le terrain de l'enquête est le Maroc d'aujourd'hui et son objet les pratiques d'édition, d'écriture et de lecture. Établir la confiance avec les gens du livre, se faire accepter d'eux n'était pas chose aisée. Il fallait s'initier aux techniques des métiers et travailler aux différents postes de la chaîne du livre : vendeuse, attachée de presse, correctrice, rédactrice, graphiste. Anouk Cohen a triomphé de toutes ces difficultés, même dans le quartier des Habous, le quartier du livre arabe où, comme elle l'écrit, « travailler dans les librairies islamiques en tant que non-musulmane a parfois été une position difficile à tenir ». Elle l'a tenue, ce qui nous vaut cette étude rigoureuse et sensible du monde du livre dans le Maroc contemporain.

D'autres diront mieux que je ne pourrais le faire les apports de son travail à l'étude des pratiques de l'édition, du livre, de la lecture et de l'écriture dans les sociétés arabes contemporaines. Pour qui lit son livre à partir des travaux menés sur le monde européen entre le XV^e et le XX^e siècle, une première comparaison, très immédiate, s'établit entre le monde de l'édition marocaine actuelle et celui des sociétés d'ancien régime. On retrouve ici et là l'importance décisive donnée à la confiance

et au crédit (aux deux sens du terme), le rôle essentiel des réseaux de relations et des structures familiales, la recherche constante d'informations sur les attentes des acheteurs ou les projets des confrères, et les liens de collaboration et de compétition qui caractérisent les rapports entre les éditeurs ou les libraires. La comparaison peut même aller plus avant, reconnaissant de nombreuses similarités : faibles tirages, publications à compte d'auteur, éditions pirates ou importance dans l'activité des imprimeries des impressions qui ne sont pas des livres. Le monde du livre que décrit Anouk Cohen ne peut que faire penser à celui du XVIII^e siècle français qu'a restitué Robert Darnton. Ces deux mondes partagent les mêmes pratiques de négociation et de dissimulation, les mêmes manières de faire ou de défaire les réputations, la même dépendance de l'activité éditoriale à l'égard des institutions qui, en la finançant, la rendent possible et aussi, durant les « années de plomb » du Maroc d'Hassan II, les mêmes tactiques pour contourner la censure.

Établir ces rapprochements ne signifie pas, toutefois, que la situation marocaine d'aujourd'hui répéterait celle de la France du XVIII^e siècle. L'analyse méticuleuse et informée des techniques de composition et d'impression, entrées résolument dans l'ère de la numérisation, suffit à dissiper toute tentation de mesurer la situation marocaine à l'aune européenne. Ce qui est en jeu ici est d'un autre ordre, celui d'une comparaison morphologique qui repère des traits similaires dans des contextes techniques, sociaux, politiques ou religieux certes très différents, mais qui partagent des contraintes semblables. En ce cas, deux traits essentiels rendent compte des similitudes dans les comportements et les pratiques, à savoir la faible institutionnalisation des métiers du livre et l'absence d'autonomisation de l'édition par rapport aux activités d'imprimerie et de librairie – ce qui conduit Anouk Cohen à mettre entre de prudents guillemets le mot « éditeur » dans le titre du sixième chapitre.

À chaque moment de l'enquête et dans chacune des analyses, une différence majeure est introduite par le dualisme linguistique. Le livre en français et le livre en arabe ne relèvent ni des mêmes « éditeurs », ni des mêmes circuits commerciaux à longue distance, ni des mêmes lieux de vente dans la ville, ni des mêmes pratiques d'écriture et habitudes de lecture, ni d'un même rapport au livre. Rien ne manifeste plus clairement cette séparation que la place du Coran dans les librairies du quartier des Habous, dans les bibliothèques publiques ou privées,

et dans les pratiques de lecture. Anouk Cohen part de la tension fondamentale entre le Coran comme parole divine qui ne supporte aucune variation et le Coran comme livre qui peut et doit proposer son texte dans de multiples formes : en un seul livre ou divisé en quatre, six, douze ou vingt volumes, avec ou sans annotation, somptueusement relié ou plus simplement présenté, doté ou non d'une riche ornementation, avec une mise en pages qui coupe les versets ou préserve leur intégrité. Ce qui ne veut pas dire, toutefois, que l'objet, quel qu'il soit, ne retient pas quelque chose de la sacralité du texte : il ne doit pas être souillé ou pollué, et il est investi d'une force protectrice et propitiatoire.

Ces belles analyses invitent à de multiples comparaisons entre le statut du livre sacré dans les religions monothéistes. La Bible des christianismes a elle aussi été investie d'une puissance sacrale qui impose le respect et châtie le crime de lèse-majesté divine. Elle aussi, mais non sans d'âpres débats parfois, a été copiée ou imprimée dans différents formats, du plus imposant au plus portatif. Mais, malgré les efforts des autorités ecclésiastiques ou théologiques, son texte a été l'objet de constantes variations, corrections, controverses, au fil des traductions et des éditions. Dans la tradition juive, c'est la mise en pages du texte biblique et talmudique qui doit être absolument stable, associant ainsi dans une même fixité le texte sacré et la page qui le donne à lire. Anouk Cohen souligne l'originalité du Coran lorsqu'elle écrit : « Alors que le contenu de la Révélation n'accepte aucune modification, les matériaux qui le constituent sont modulables à souhait. »

La langue du Coran est aussi celle du droit, de la poésie, de la tradition, le français, lui, est identifié à la modernité, aux droits de l'homme (et de la femme) et aux Lumières. Anouk Cohen montre comment chacune des deux langues, arabe classique ou français, implique des représentations distinctes du passé, un plus ou moins grand respect des règles, une relation différente avec l'autorité. Mais elle montre aussi que cette opposition entre arabe classique et français doit être réévaluée, et ce pour deux raisons essentielles.

La première tient à la diglossie entre l'arabe classique de l'écrit et la langue parlée, la *dârija*. Devenue langue de publication, le dialecte marocain réduit la distance entre l'oralité et l'écriture, permet une distance à l'égard de la référence religieuse et fait entrer dans le débat public ceux et celles qui maîtrisent mal l'arabe littéral. De là, la méfiance ou les censures des autorités politique et religieuse lorsque l'usage écrit

de cette langue commune est tenu pour blasphématoire. Anouk Cohen indique ainsi que ce serait une erreur d'enfermer les transformations de la culture écrite du Maroc des années 2000 dans la seule opposition entre la production imprimée en langue arabe, très largement dominante dans l'édition nationale et les livres importés d'Égypte, du Liban et d'autres pays musulmans, et celle en langue française, publiée par les éditeurs marocains ou importée de France.

Une seconde raison qui oblige à déplacer cette opposition trop tranchée tient à la thèse centrale du livre, qui reconnaît dans les mutations du rapport à l'écrit un processus d'individualisation et « la construction de nouvelles formes de subjectivité ». Pour Anouk Cohen, ces mutations existent de part et d'autre de la frontière linguistique mais selon des modalités très différentes. Pour les lecteurs du Coran, la novation réside dans la transformation de leur relation au Livre sacré, rendue possible par la pluralité de ses formes matérielles. Celles-ci permettent des lectures en tout lieu et en tout temps, séparées de l'étude, accompagnant les moments du quotidien. Détachée de l'institution et du rituel, soustraite à l'autorité traditionnelle de l'imam, du maître ou du père, la lecture du Coran est devenue plus individuelle, plus personnelle. Dans ces nouvelles manières de lire et réciter, qui n'effacent en rien la force des cérémonies ou des rituels, s'invente le partage d'une expérience religieuse singulière, tant entre les différents milieux sociaux qu'entre les hommes et les femmes.

Chez ceux qui lisent et écrivent en français, la construction des « nouvelles formes de subjectivité » emprunte généralement d'autres chemins : ceux du témoignage, des récits de vie, d'une écriture du réel. Devenus une part importante de l'édition et du marché du livre, ces récits constituent des communautés de lecture à partir des histoires particulières ou des écritures de l'intimité. Elles permettent, tout à la fois, la narration de destins singuliers et la réappropriation d'une histoire collective, souvent tragique et douloureuse. Anouk Cohen souligne l'importance de ce processus dans la formation d'un lectorat féminin qui construit son identité propre contre les modèles hérités, qui, comme dans les anciens régimes européens, tiennent l'entrée des femmes en écriture comme dangereuse et considèrent le contrôle de leurs lectures comme nécessaire. Les femmes écrivains et leurs lectrices bousculent, non sans difficulté, ces certitudes profondément ancrées. Constatant la présence croissante du genre du témoignage dans la littérature en langue arabe, Anouk Cohen suggère

que s'opère aujourd'hui un rapprochement entre les deux modalités, si différentes en leur origine, de la subjectivation. En ce sens, les éditeurs seraient « des acteurs centraux sur la scène politique en pleine transformation ».

Le demeureront-ils ? Anouk Cohen désigne dans sa conclusion l'opposition croissante entre, d'une part, ces affirmations du « je », renforcées en dehors du marché du livre par le rôle accru des blogs personnels, des réseaux sociaux et des messageries, et, d'autre part, une opinion majoritairement attachée à la défense des conventions sociales, des règles traditionnelles de la bienséance, de l'autorité religieuse, et prompte à dénoncer et approuver les censures des transgressions jugées insupportables. La politique marocaine manifeste dans la trame du quotidien l'affrontement entre ces deux relations à l'écrit. Anouk Cohen reconnaît certaines de leurs convergences, mais souligne aussi avec force leur profond antagonisme. Son livre est un guide précieux qui aide à saisir les évolutions complexes d'une société contradictoire.

Roger Chartier

Les principaux quartiers de Rabat



Source : Fadloullah Alajamii, Abdellatef et Belfquih M'Hammed,
*Mécanismes et formes de croissance urbaine au Maroc :
cas de l'agglomération de Rabat-Salé*, Rabat, Impr. al-Maarif al-jadida,
1986, vol. 3, p. 593.

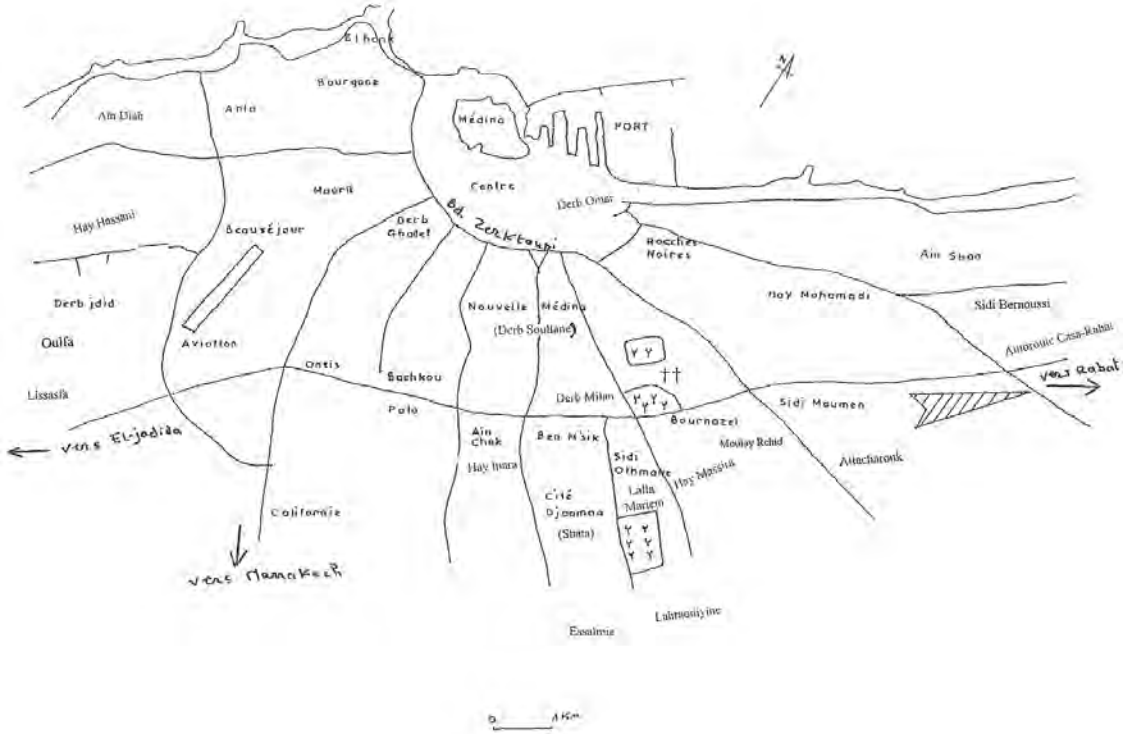
PRÉAMBULE

Se laisser porter par le terrain

À Rabat et à Casablanca, les grandes artères séparant la médina (en arabe, la partie ancienne d'une ville par opposition au quartier moderne) de la ville nouvelle sont une scène particulière de la vente des livres. Installés sur des feuilles de carton posées sur les trottoirs, des ouvrages de tous types (Coran, livres religieux, romans, récits, essais, ouvrages techniques, etc.) sont ouverts, consultés et achetés. Au coin des rues les plus fréquentées du centre-ville, chacun de ces commerces dessine une mosaïque de couleurs et façonne les avenues en les revêtant de teintes particulières. Tandis qu'il n'existe qu'une poignée de librairies, c'est parfois tous les vingt mètres que l'on trouve ces «librairies de trottoirs», signalant au visiteur que l'imprimé investit largement la rue et l'espace public.

Cette observation a suscité l'un des premiers étonnements à l'origine de mes recherches sur les pratiques du livre au Maroc. Mon intérêt s'est d'abord porté sur la réforme de la *Moudawana* (le code de la famille) dans le but d'étudier l'évolution de la condition féminine. Mais le nouveau code venant juste d'entrer en vigueur, il était trop tôt pour en analyser les répercussions sociales de manière concrète. Après un séjour de trois mois à Rabat et à Casablanca, j'ai alors décidé d'adopter un autre angle d'étude. C'est la presse dite «féminine» qui m'a en premier lieu intéressée, d'une part par sa nouveauté et son importance, d'autre part parce qu'elle abordait des sujets de société rarement discutés au sein des familles et dans l'espace public, comme le rapport à la religion, à la tradition patriarcale et à la sexualité. Par la suite, ma rencontre fortuite avec Asma Chaâbi, maire d'Essaouira active dans la lutte pour les droits de la femme, et son équipe de militantes, auteures de nombreux témoignages et récits de vie, a attiré mon attention sur une littérature en renouveau depuis le début des années 2000. C'est à travers le prisme de ces écrits, publiés sous la forme de livres, que j'ai choisi d'aborder la question de la réalité sociale

Les principaux quartiers de Casablanca



Source : Casablanca par Abderrahmane Rachik, in Michel Peraldi et Mohamed Tozy (dir.), *Casablanca. Figures et scènes métropolitaines*, Paris, Karthala, 2011, p. 8.

des Marocaines en tentant de saisir le lien entre écriture littéraire et constitution d'une nouvelle subjectivité féminine.

À cette fin, j'ai cherché à rencontrer ces femmes écrivains, majoritairement installées à Rabat et à Casablanca, et à les suivre dans leur vie quotidienne pour mieux comprendre qui elles étaient, le rapport qu'elles entretenaient à l'écriture et le rôle qu'elles lui attribuaient. Au cours de ce premier repérage, je suis également allée à la rencontre de leurs éditeurs et éditrices afin de saisir le processus de publication dans son ensemble et comprendre comment, aujourd'hui au Maroc, une femme parvient à s'approprier une parole publique, normalement réservée aux hommes, pour exprimer un point de vue critique sur sa société.

Dès mes premières rencontres avec les éditeurs, j'ai pu constater que la littérature de femmes représentait un des aspects d'un phénomène bien plus large : le renouveau de l'écriture dans son ensemble. Depuis une quinzaine d'années en effet, le nombre de nouvelles, récits et romans, écrits aussi bien par des femmes que par des hommes, jeunes ou plus âgés, n'a cessé d'augmenter, au même titre que celui des maisons d'édition. C'est pourquoi, j'ai fait le choix d'ouvrir le champ de l'analyse à toute l'édition locale.

Un autre élément a joué un rôle crucial dans la construction de mon objet : ma rencontre avec Bichr Bennani, le cofondateur des éditions Tarik, dont j'ai fait la connaissance par l'intermédiaire de Gilles Ladkany, maître de conférences de langues et littératures arabes à l'ENS de Lyon, en détachement à l'EHESS à Paris entre 2000 et 2008. Depuis Paris, la mobilisation des réseaux, essentiels dans l'organisation de l'édition marocaine, s'était déjà mise en route pour m'introduire dans ce milieu. À la tête de l'une des principales maisons du pays, Bichr Bennani et sa collaboratrice Marie-Louise Belarbi m'ont accueillie durant plusieurs jours dans leurs bureaux à Casablanca. C'est ici qu'en 2004 mes recherches ont commencé.

En septembre 2006, je m'installai dans un appartement du centre-ville de Casablanca où je résiderai un an. Ici et à Rabat, située à une heure de Casablanca en train, j'ai successivement travaillé dans quatre maisons d'édition (dont deux concentrent également les activités d'impression et de distribution en gros et au détail) et dans deux librairies pendant plusieurs mois. La méthode de l'observation participante adoptée pour mener l'enquête a impliqué que je travaille dans ces sociétés en tant que vendeuse, attachée de presse, lectrice,

correctrice, assistante d'édition, graphiste, etc. Mais on ne s'improvise pas éditeur, libraire ou encore graphiste ! En outre, observer les ouvriers dans les ateliers d'impression et comprendre les tâches qu'ils exécutent a nécessité d'apprendre à manier un vocabulaire technique que j'ignorais. Travailler à temps partiel durant trois années successives (2003-2005) dans une maison française d'édition-librairie m'avait toutefois permis de me familiariser avec ces différents milieux et de commencer à appréhender concrètement des questions relatives au livre.

Néanmoins, il a fallu me départir des représentations acquises au cours de cette expérience professionnelle à Paris, où le livre est appréhendé comme un objet à la fois ordinaire et précieux, généralement vendu dans un espace clos. Au Maroc, on l'a dit, il est le plus souvent commercialisé dans la rue. Aux côtés des journaux et des magazines, des livres qui imposent pourtant le plus grand respect, en particulier le Coran, sont proposés aux clients de passage. Les librairies également se présentent sous une forme différente de celle à laquelle j'étais habituée : toutes n'offrent pas un accès direct aux livres, que le client doit demander dans ce cas à un comptoir. En outre, ce sont très souvent des espaces animés où les clients et les vendeurs discutent volontiers sur un fond de musique orientale ou de chants coraniques le vendredi. Dans les souks, enfin, il n'est pas rare de trouver des livres «piratés», photocopiés dans leur intégralité. Il est aussi courant d'y acheter, comme chez d'autres marchands, des ouvrages publiés avec des erreurs – coquilles, pages inversées, etc.

Ainsi, et la liste des étonnements est encore longue, c'est à un objet tout à fait nouveau que j'avais affaire. Afin de l'étudier et de comprendre les pratiques qui lui sont associées, je me suis efforcée d'oublier ce qu'était, à mes yeux, un *livre*, pour mieux cerner sa *pluralité d'être*.

À cet égard, mes premières rencontres avec des éditeurs, des professeurs et des journalistes ont été particulièrement marquantes. Aucun d'eux, pourtant familiers du livre et de l'écrit, ne comprenait l'intérêt de mon étude : «Le livre au Maroc ?», répétaient-ils avant de demander avec insistance : «Mais pourquoi tu veux étudier ça ? Personne ne lit ici ! » Les professionnels du livre eux-mêmes peinaient à saisir l'utilité de mes recherches. Il n'a d'ailleurs pas été facile de les convaincre de me laisser «observer leurs pratiques de travail pour comprendre ce que cela signifie concrètement d'éditer et de vendre un livre au Maroc», comme je le leur expliquais. Généralement, cette

approche ne les enthousiasmait guère. C'est seulement après avoir précisé que je travaillerais à leurs côtés, que les éditeurs et libraires finissaient par accepter ma compagnie. Les besoins du marché en personnel expérimenté à un prix abordable, voire non rémunéré (dans la mesure où j'étais «stagiaire»), ont facilité mon intégration.

Seul un éditeur a insisté pour me verser un petit salaire. Mais aussi bien dans sa société que dans les autres, j'ai été chaleureusement accueillie par mes collègues. Même si tous au début ne voyaient pas ma présence d'un bon œil, après quelques jours ils s'y faisaient et s'adressaient à moi comme à d'autres employés. Durant l'enquête, j'ai moins cherché à «être comme eux» qu'à travailler «au même titre qu'eux» pour devenir un élément banal de leur quotidien. J'ai veillé pour cela à respecter scrupuleusement les horaires et les jours de congé. J'ai accompli les tâches qu'on me confiait en évitant de prendre des notes durant mes heures de travail. C'est seulement le soir et le week-end, chez moi ou à la terrasse d'un café, que j'écrivais mes observations de la journée et de la semaine. Ma position de «stagiaire» a été bien utile: en tant qu'apprentie, j'ai dû apprendre le métier, poser des questions et expérimenter moi-même les actes concrets de mettre en pages, corriger, imprimer, vendre un livre. Mes employeurs, soucieux de me rendre opérationnelle rapidement, ainsi que mes collègues, fiers de montrer leurs compétences, se sont globalement rendus disponibles pour répondre à mes questions et m'aider à comprendre les tâches qu'ils accomplissaient quotidiennement.

Mes origines marocaines ont souvent été un gage de confiance pour eux et d'autres interlocuteurs, lecteurs et auteurs. Aux yeux de certains, nous avions cela en commun et c'était déjà beaucoup. Les personnes rencontrées sur ces terrains d'observation ne sont jamais restées indifférentes à mon souhait de «revenir au pays», comme elles disaient, plusieurs années après que ma mère et ma famille en furent parties. Pour d'autres, j'œuvrais au même titre qu'eux au développement du livre et de la lecture au Maroc en menant une recherche qui puisse livrer des informations utiles sur ces domaines. Enfin, la présence dans leurs bureaux ou leurs boutiques d'une «étudiante française», comme on m'a souvent présentée, à la recherche d'informations sur le livre au Maroc et qu'on avait «tout naturellement» dirigée vers eux, disaient-ils, permettait à chacun de montrer à quel point il était un acteur incontournable du milieu; un élément fondamental dans les mondes marocains du livre.

Ma position a été plus difficile à tenir dans le milieu du livre arabo-phonie. Alors que depuis Paris j'étais parvenue à mobiliser un réseau de relations pour pénétrer l'édition francophone, aucun des interlocuteurs rencontrés sur ce terrain ne m'a aidée à entrer en contact avec des éditeurs, pour la plupart également distributeurs (en gros et au détail), spécialisés dans le livre arabe. Après avoir insisté auprès de certains professionnels francophones, j'ai réalisé qu'ils ne les connaissaient tout simplement pas. «C'est un tout autre monde !», m'a dit un jour l'un d'entre eux. Les auteurs et les lecteurs de livres en français eux aussi semblaient ne pas côtoyer ceux qui lisaient et écrivaient principalement en arabe. C'est à ce moment-là – environ cinq mois après mon arrivée à Casablanca – que j'ai vraiment pris la mesure du dualisme qui caractérise les mondes marocains du livre. De cette situation a découlé l'une des principales difficultés de mon enquête : m'introduire dans le milieu du livre arabe et m'y faire une place.

C'est finalement grâce à Ahmed Aroussi Chentoufi – plus communément appelé «Chentoufi» – «un grand lecteur» bilingue (plus arabophone que francophone), rencontré par l'intermédiaire de Bichr Bennani, que j'ai pu réaliser un stage à Dar Attakafa (Maison de la culture) située dans le quartier des Habous, le centre de diffusion du livre arabe à Casablanca et dans le reste du pays.

Âgé d'une cinquantaine d'années, Chentoufi, passionné de livres et de lecture, passait un temps considérable, lors de mon enquête, à sillonner les rues de Rabat et de Casablanca à la recherche de «nouveaux livres». Profondément engagé dans le développement de la lecture en milieu rural, il connaissait quasiment tous les professionnels du livre, avec lesquels il essayait de négocier chaque année la distribution gratuite de manuels scolaires et de livres de littérature générale dans les villages, notamment le sien dans le Rif. À cette fin, il n'hésitait pas à leur rendre service, en leur dressant par exemple une liste des nouveaux titres repérés dans la rue et les librairies. C'est donc sans trop de difficultés que Chentoufi a obtenu des directeurs de Dar Attakafa, Mohamed Kadiri et M. Kitani, que je réalise un stage dans leurs bureaux. Le jour de notre première rencontre avec eux, il me dit : «Moins tu en fais, mieux ce sera ! » Sur ses conseils, je me suis contentée d'écrire une lettre de motivation, adressée aux directeurs de la maison, en français. J'apprendrai plus tard que Mohamed Kadiri ne l'a jamais lue à cause des difficultés qu'il a à comprendre cette langue. Mais c'est vraiment lors de mon premier jour de stage, en juillet 2007,

accompagnée de Chentoufi, que j'ai pu saisir l'ampleur du fossé qui sépare les milieux du livre marocain et la manière dont il se cristallise autour de la langue. En effet, mes futurs collègues comprenaient mal le français. Surtout, beaucoup d'entre eux ne souhaitaient pas communiquer dans cette langue «étrangère».

Parler le dialecte marocain et manier un peu l'arabe classique ont été des enjeux cruciaux pour me faire une place dans le quartier des Habous. Mes collègues, ainsi que d'autres interlocuteurs dans le quartier, ont accordé une importance centrale à ma connaissance de l'arabe. Ma première rencontre avec Mohamed Kadiri a été à cet égard éloquente. Cet entretien a pris la forme d'un contrôle de connaissances linguistiques au cours duquel il n'a cessé de corriger mes fautes d'arabe. De leur côté, les employés se sont amusés durant des semaines à m'interroger sur la traduction de certains termes. Lorsque je leur donnais la réponse en *dârija*, ils me demandaient de le traduire en arabe littéraire; la *dârija*, disaient-ils, ne «compte pas». Au fil des mois, grâce à mes collègues, mon niveau d'arabe s'est amélioré. C'est seulement après avoir démontré que j'étais soucieuse d'apprendre l'arabe qu'ils m'ont assigné une place et attribué un nouveau nom: «Fatima». L'un d'entre eux a déclaré: «*Hnâ, smitek Fâtima wa dehors, nâs t'appelleront Anouk*» (Ici, tu t'appelles Fatima et dehors les gens continueront à t'appeler Anouk). L'attribution de ce prénom musulman (Fatima est la fille du Prophète) et la pratique de l'arabe m'ont permis de ne plus être une étrangère à leurs yeux, du moins pour un temps. Désormais, je ne devais plus employer un mot de français sous peine de me faire traiter de *himâra* (âne) ou *hamqâ'* (abrutie). À chaque faute, on me reprenait systématiquement et sur un ton ironique et souvent sec on me disait: «*Mâ 'araftich 'arabiyya?*» (Tu ne connais pas l'arabe?). Ensemble, mes collègues et moi respections les règles d'un jeu de rôles qui donnait la possibilité à chacun de se mettre à la bonne distance de l'autre. «Fatima» était un «faux» – je n'étais pas musulmane et l'arabe n'était pas ma langue natale – nous le savions tous, mais l'usage de ce prénom permettait aussi bien à moi, l'ethnologue, qu'à eux, les informateurs, de me maintenir à la fois *dans* et *hors* leur monde.

Ainsi, pénétrer le quartier du livre arabe s'est révélé compliqué. La langue, je l'ai dit, a constitué la principale difficulté à surmonter. Elle n'était pas la seule. Une autre, posée par mon enquête dans le quartier des Habous, a été d'intégrer un milieu d'hommes où les

femmes, y compris les employées, sont en grande majorité voilées, beaucoup intégralement. Je veillais à m'attacher les cheveux et à porter des vêtements amples de manière à correspondre au mieux à l'identité qu'on m'avait attribuée. Enfin, une troisième difficulté a été d'ordre confessionnel : travailler dans des librairies islamiques en tant que non-musulmane a parfois été une position difficile à tenir. Un jour, un de mes collègues déclara en français : « Maintenant que tu étudies le livre et que tu travailles à Dar Attakafa, tu dois choisir l'islam. » J'ai expliqué que je ne le souhaitais pas. Cette réponse tranchée a soudainement interrompu le jeu auquel mes collègues et moi nous étions efforcés de participer depuis des semaines. À partir de ce jour, nos rapports sont devenus distants. Et après mon départ de la librairie, j'ai mis du temps à retourner dans le quartier des Habous.

En dépit de ces difficultés, ce quartier a présenté trois grands avantages pour l'enquête par rapport au milieu du livre francophone : d'une part, il concentre les éditeurs et distributeurs du livre arabe, qu'il a alors été commode de rencontrer ; d'autre part, ces derniers entretiennent des liens de concurrence et d'entraide qui les amènent à se fréquenter quotidiennement. En fait, ils passent autant de temps dans leur propre librairie que dans celles des autres ! Enfin, la grande majorité des éditeurs-distributeurs et de leurs employés vivent et travaillent aux Habous depuis leur plus jeune âge. Ils se connaissent de longue date, ce qui confère au quartier un caractère presque familial. « Nous sommes des frères ennemis ! » s'est un jour exclamé l'éditeur chez qui j'allais fréquemment prendre le thé. Les vendeurs du quartier des Habous proposent les mêmes types d'ouvrages (principalement religieux), partagent le même transitaire, utilisent le même système de climatisation et... renseignent la même chercheuse. Après quelques semaines, en effet, j'ai fait partie du décor et, comme les autres, je naviguais bientôt de librairie en librairie à la recherche d'informations.

Aussi, contrairement au secteur du livre francophone, j'ai pu composer sans peine avec les rivalités internes au quartier des Habous. Dans le monde du livre francophone, en effet, plutôt ancré dans la ville nouvelle, les professionnels du livre s'apprécient peu. Ternir la réputation de ses concurrents, faire courir des rumeurs à leur sujet et tenter de tenir secrètes les informations propres à son entreprise y sont des enjeux cruciaux. À mon tour, je devais garder le silence ou bien tendre l'oreille. Pour certains, la fidélité que je leur accordais impliquait le reniement des autres. De sorte que chacun de mes

départs d'une société pour une autre a donné lieu à de petits drames. J'étais accusée de trahison et d'ingratitude. Une fois la situation un peu apaisée, mes employeurs et moi en venions à négocier les conditions de mon départ : je partais mais pas totalement ; je promettais de revenir fréquemment pour terminer les projets sur lesquels j'étais engagée et que souvent mes employeurs définissaient au jour le jour.

Les difficultés rencontrées dans les milieux du livre francophone et arabophone ont été instructives à plusieurs égards. Premièrement, j'ai compris que l'immersion apporte toujours son lot d'ambiguïtés. Travailler dans des maisons d'édition et des librairies répondant à des grammaires et des rituels différents a impliqué que j'explore une pluralité de façons de me définir et, bien plus, d'être définie. Ces « jeux de rôles », comme je les ai appelés, renvoyaient à des modes d'engagement spécifiques et variables suivant les situations. Au fil de l'enquête, cette gamme de relations ethnographiques m'a poussée à m'initier à divers ordres d'interaction ayant leurs propres normes, dont j'étais exclue si je n'arrivais pas à les maîtriser. Mais quand je parvenais à les comprendre et à les appliquer, ils m'aidaient à mieux cerner le sens des catégories mobilisées par mes interlocuteurs pour me désigner. Dans les deux cas, ma position, plus ou moins inconfortable, était source d'informations essentielles. Cependant, elle a parfois eu une emprise si forte sur moi que l'engagement ethnographique devenait empêchement : j'étais prise dans des histoires, d'où je n'arrivais pas toujours à me sortir facilement. Ces histoires forment le principal matériau de cette étude.

Une dernière difficulté, commune aux mondes francophone et arabophone, a été de gérer l'empathie suscitée par les relations avec mes interlocuteurs. En effet, l'enquête a nécessité que j'encourage mes collègues et surtout mes employeurs à me raconter l'histoire de leur implication dans les métiers du livre. Ce qui a conduit beaucoup d'entre eux à relater des passages de leur vie privée. Ma position devenait dès lors ambivalente. Pour certains, j'étais une sorte de biographe, pour d'autres j'étais devenue peu à peu une amie, enfin, pour beaucoup, j'étais les deux. Des éditeurs, auteurs et lecteurs m'ont fait part de moments particulièrement durs de leur existence. Nos discussions ont été parfois douloureuses et cathartiques. Dans de tels moments, l'enquête paraissait loin. J'écoutais moins pour satisfaire les besoins de la recherche que pour soutenir mes interlocuteurs dont certains étaient devenus des amis chers. Peu à peu, l'empathie est devenue,

par l'espace dialogique qu'elle avait généré, un lieu de rencontre avec l'autre. Avec les personnes dont j'étais le plus proche, elle a progressivement évolué en sympathie. Je veillais néanmoins à garder la distance nécessaire à l'observation scientifique. Au moment de la rédaction de ma thèse puis de cet ouvrage, je me suis à plusieurs reprises demandé quelles informations il m'était possible de livrer sans risquer de trahir mes interlocuteurs. Il me fallait faire des choix suivant des critères à la fois scientifiques et personnels. Ainsi, il y a des éléments de l'enquête que j'ai préféré taire par respect pour ceux qui l'auraient souhaité.

Le sentiment empathique a représenté une difficulté à surmonter aussi bien au moment de la rédaction que durant l'enquête. Lors de mon séjour au Maroc, l'ethnographie a été une solution primordiale pour parer à ce problème. Me plier à la rigueur d'une description détaillée et exhaustive de ce que j'observais et entendais fut un véritable fil directeur. M'attacher à l'objet livre et le suivre dans ses relations avec ses différents publics a été la méthodologie adoptée pour être capable de me situer en dehors de la dimension émotionnelle et d'objectiver au mieux les mondes marocains qui s'organisent autour de lui.

Travailler aux côtés des libraires et des éditeurs, mener des observations dans des ateliers de production et des bibliothèques, enfin interroger les lecteurs et les auteurs rencontrés ne me paraissait pas suffisant pour saisir le livre comme je le souhaitais : dans tous ses états. À cette fin, je devais faire preuve d'une attention soutenue et me tenir prête à saisir sur le vif chaque instant de la vie quotidienne engageant le livre. J'ai d'abord observé les pratiques de cet objet dans la rue et les transports en commun. Invitée chez des familles, j'ai prêté attention aux différentes manières dont les livres étaient rangés ; installée dans des cafés ou sur la banquette arrière d'un taxi, je discutais avec les chauffeurs, les clients et mes amis de nos habitudes de lecture. Les aspects esthétiques ne m'ont pas non plus échappé : couleurs, format, qualité de l'encre et du papier, etc. Il pouvait s'agir d'autres détails : par exemple, la façon dont les marchands illettrés identifient et rangent les volumes en fonction de la couleur de leur couverture, pratique dont les éditeurs tiennent compte dans l'habillage de leurs produits. En un mot, je n'ai jamais perdu de vue l'objet de mon étude : le livre. L'enquête était constante.

Au moment de l'écriture, j'ai cherché à retrouver l'étonnement du terrain et à le restituer en tant que tel. C'est pourquoi je commence

par décrire les lieux de diffusion du livre, car à mon arrivée au Maroc c'est la pluralité des points de vente qui m'a d'abord intriguée et interrogée. Le but de cette approche, que j'ai souhaitée descriptive et intuitive, était, autant que possible, d'éviter de dire des généralités, de m'éloigner de l'explication par les grandes causes et de privilégier, au contraire, une description minutieuse et objective à partir d'études de cas. La place centrale donnée à la description ethnographique n'a alors pas visé à produire un effet de réalité («j'étais là») ou à créer le sentiment d'un hyperréalisme pratiqué pour lui-même, mais à procurer le plus efficacement possible une intelligibilité à travers une description méthodique. Ce choix méthodologique tient à un parti pris : celui de me laisser porter par le terrain. Il m'a fallu du temps pour admettre que les hypothèses que j'avais formulées s'inscrivaient dans un mouvement constant de redéfinition et que l'observation, tout comme le discours, est à déchiffrer plutôt qu'à interpréter. Ils n'illustrent pas une explication extérieure que je détiendrais, mais contiennent bien en eux-mêmes les codes qui permettent de les comprendre.

Introduction

En 2000, la production littéraire marocaine atteint l'équivalent de ce qui a été publié durant près d'un siècle (1865-1955)¹. Alors que dans les années 1980 on recensait moins d'une vingtaine de maisons d'édition, on en compte aujourd'hui plus de soixante-dix, dont la majeure partie a été créée il y a seulement une vingtaine d'années². Ce dynamisme atteste d'un secteur en mutation, reflet d'une libéralisation politique commencée au milieu des années 1990 et qui est allée de pair avec une transformation sociale et culturelle³. Ainsi, le livre est un objet d'analyse pertinent pour saisir cette effervescence toujours en cours.

Paradoxalement, les professionnels ne cessent d'alerter le public et le Royaume sur «la crise du livre» (dont témoignent les faibles tirages et les ventes «dérisoires») qu'ils associent à l'étroitesse du marché en partie due à l'échec des premières politiques d'alphabétisation et à l'insuffisance de l'aide de l'État⁴. D'autres facteurs endémiques expliquent cette situation, tels que l'analphabétisme, le prix élevé du livre (rapporté au pouvoir d'achat de la population) et les limites de la politique éducative pour la promotion de la lecture. On peut également citer la quasi-absence de formation professionnelle, ou, dans un autre domaine, la prédominance du livre scolaire par rapport à l'édition générale et la concurrence du livre étranger, arabe et français.

Toutefois, force est de constater l'apparition récente de jeunes maisons d'édition proposant, dans leur ensemble, des nouveaux titres

1. Mohamed-Sghir Janjar, «L'édition dans le Maroc indépendant : 1955-2003», Rapport thématique : Dimensions artistiques, culturelles et spirituelles, *50 ans de développement humain. Perspectives 2025*, Casablanca, 2006, p. 43-61. Voir également : Germain Ayache, «L'apparition de l'imprimerie au Maroc», *Hesperis-Tamuda*, vol. IV, 1964, p. 143-161 ; Abdulrazak Fawzi, *The kingdom of the book: the history of printing as an agency of change in Morocco between 1865 and 1912*, thèse de doctorat en histoire, University of Boston, 1990.

2. Voir annexe 2.

3. Henri Thomas (dir.), «Littérature du Maroc», *Europe*, n° 1015-1016, 2013. On note aussi un nombre grandissant de films produits au Maroc ces dernières années.

4. Amina Touzani, *La culture et la politique culturelle au Maroc*, Casablanca, Eddif, 2003.

culturels, et l'augmentation du volume de la production éditoriale, passant de 668 titres en 1995 à 1 274 en 2001⁵.

Comment expliquer ce phénomène que les journalistes ont proprement qualifié de «boom du livre»⁶? Que signifie l'émergence d'une nouvelle industrie du livre dans le Maroc actuel? Comment la transformation de ce secteur s'opère-t-elle à un moment où les champs de l'écrit, de la communication et de la technique se recomposent grâce aux récents progrès de l'alphabétisation et à l'apparition de nouveaux outils technologiques? Enfin, quel rapport au livre peut-on observer dans une société où une partie importante de l'écrit est sacralisée? Telles sont les interrogations qui ont constitué le point de départ de mes recherches. Plus précisément, j'ai étudié l'émergence et les transformations actuelles de ce que j'appelle le «monde du livre marocain» ainsi que la signification de son dynamisme pour ses différents acteurs.

Le monde du livre marocain

Le monde du livre marocain a trois spécificités principales: il est jeune et en pleine transformation, urbain et dualiste.

La constitution en cours d'un nouveau marché éditorial est d'abord liée aux récents progrès d'alphabétisation et de scolarisation dans le pays. En 2013, le taux d'analphabétisme de la population âgée de plus de dix ans a été ramené de 43 % en 2004 à près de 28 %. Cette expansion du lectorat potentiel a été accompagnée par le développement de l'enseignement primaire et universitaire qui a entraîné l'apparition de nouveaux publics, consommateurs de journaux et de livres. En outre, le pouvoir d'achat a augmenté: de 1 700 dh en 2000⁷, le salaire minimum est passé à 2 333 dh en 2013⁸. Grâce à ces changements récents, l'accès au livre est en train de s'étendre à d'autres

5. Voir le graphique 1 p. 325. On constate également une augmentation du nombre de titres de la presse écrite. Cf. annexe 1.

6. Dominique Mataillet, «Le boom du livre au Maroc», *Jeune Afrique*, n° 1915, septembre 1997.

7. Pierre Vermeren, *Le Maroc en transition*, Paris, La Découverte, 2001.

8. Voir: <http://www.mariage-franco-marocain.net/article-smig-au-maroc-montant-du-smig-marocain-2013-smic-horaire-119287632.html> et <http://www.infomaroc.net/economie/23527-le-revenu-mensuel-moyen-par-menage-marocain-seleve-a-pres-de-5300-dirhams-hcp.html>

catégories de la population que la seule élite intellectuelle et économique. Les femmes, les classes populaires et les jeunes (de douze à vingt-cinq ans) sont les premiers bénéficiaires de cet avancement.

Ces chiffres, néanmoins, dissimulent de très importantes variations entre villes et campagnes ainsi qu'entre les capitales, fortement alphabétisées, et le reste du pays⁹. Le monde du livre marocain se développe dans un cadre précis : le milieu urbain, en particulier l'axe Rabat-Casablanca, les capitales administrative et économique du pays. Ces deux villes situées au nord du Maroc, à une trentaine de kilomètres l'une de l'autre, abritent 90 % des maisons d'édition ainsi que le réseau de librairies le mieux développé du pays. À ce titre, elles ont constitué le lieu de mon analyse ethnographique entre 2005 et 2010. Comme toutes les villes, Rabat et, surtout, Casablanca donnent une impulsion certaine à la production littéraire et à sa diffusion¹⁰. Elles sont des « lieux essentiels de marché pour la culture¹¹ » et des espaces de création centraux au Maroc. C'est également là que réside la plus grande part de la population alphabétisée qui lit et écrit dans deux langues principales : l'arabe et le français.

La langue arabe s'est introduite au Maroc au VII^e siècle et s'est implantée encore davantage dans les populations berbères¹² à la suite de la fondation de la ville de Fès par Idris II en 808. À partir de 1118, le Maroc a vu arriver un flux massif de tribus hilaliennes qui arabisèrent profondément la région. Puis, à la suite de la Reconquista espagnole

9. Plus de 70 % des populations casouies et rabaties savent lire et écrire. Voir : <http://www.lavieeco.com/news/actualites/baisse-du-taux-d-analphabetisme-au-maroc-a-28--26483.html> et le rapport officiel *50 ans de développement humain au Maroc. Perspectives 2025*, op. cit.

10. Ulf Hannerz, *Transnational connection. Culture, people, place*, Londres, Routledge, 1996.

11. Franck Mermier, « La culture comme enjeu de la métropolisation : capitales et foires du livre dans l'Orient arabe », *Cahiers de la Méditerranée*, n° 64, 2000, p. 105-117, p. 105.

12. Selon Ahmed Boukous, « l'amazigh constitue la langue la plus anciennement attestée dans le pays et au Maghreb en général ». A. Boukous, « Dynamique d'une situation linguistique : le marché linguistique au Maroc », Rapport thématique : Dimensions artistiques, culturelles et spirituelles, in *50 ans de développement humain. Perspectives 2025*, op. cit., p. 69-112. Bien que l'*amazigh* soit historiquement la langue première du Maroc, il n'a longtemps pas eu de statut défini sinon qu'il fonctionne comme un langage véhiculaire au sein des communautés amazighophones rurales et vernaculaire parmi les communautés urbaines. Mais, depuis le Discours royal d'Ajdir en 2001 et la création de l'Institut royal de la culture amazighe en 2008, l'*amazigh* bénéficie d'une reconnaissance formelle dans la politique linguistique, culturelle et médiatique de l'État. Enfin, à la suite des soulèvements populaires qui ont commencé en février 2011, Mohammed VI a annoncé, le 17 juin, l'officialisation de l'*amazigh* comme deuxième langue du Maroc.

du XV^e siècle, des centaines de milliers d'Andalous arabophones s'installèrent dans d'autres centres urbains comme Rabat, Salé et Tétouan au nord-ouest du pays. C'est alors que le processus d'arabisation s'amplifia pour atteindre l'ensemble du territoire.

Dès lors et durant des siècles, la langue arabe a été au Maroc la langue de la culture lettrée et de l'islam ; elle était la langue écrite quasi unique, aux côtés des langues orales (arabes ou berbères). Son domaine propre était et reste celui de l'écrit. Avec la colonisation, s'introduit une nouvelle langue qui modifie cette situation sur deux points : d'une part, l'utilisation prédominante de la langue française pour l'écrit et, d'autre part, une « mise à l'écart de la langue arabe dans l'espace public, principalement dans l'enseignement¹³ ».

Depuis, la langue française est profondément ancrée dans la société, et ce en dépit de la politique d'arabisation menée par le précédent roi, Hassan II, où s'est exprimée, comme dans l'ensemble du Maghreb, cette exigence de restauration de la langue arabe. Le français joue un rôle crucial dans tout le pays, particulièrement à Rabat et à Casablanca. Il y exerce une triple influence : d'un point de vue institutionnel (il est utilisé dans la presse écrite et audiovisuelle ainsi que dans l'administration, mais de façon non systématique : certains ministères sont complètement arabisés), économique (il est dominant dans le monde des affaires) et idéologique, apparaissant comme le signe d'une promotion sociale. L'acquisition du français, en effet, est étroitement liée à la scolarisation et ne concerne qu'une part limitée de la population alphabétisée.

Un autre élément d'ordre linguistique ancre davantage la réalité de ce bilinguisme et sa survivance. L'histoire de la langue arabe est marquée par le phénomène de diglossie qui désigne la coexistence de plus d'une variante de la même langue, une sorte de langue à plusieurs étages correspondant à différents groupes sociaux¹⁴. Parmi ces niveaux, on distingue le plus souvent deux grandes catégories : la langue parlée ou la langue populaire, d'une part, et la langue écrite ou savante d'autre part. Cette distinction perdure jusqu'à aujourd'hui au Maroc comme dans l'ensemble des pays arabes, où la langue

13. Gilbert Grandguillaume, « Langue arabe et état moderne au Maghreb », in Jean-Robert Henry (dir.), *Nouveaux enjeux culturels au Maghreb*, Paris, CNRS, 1986, p. 79-88, p. 79.

14. Jean Dubois, *Dictionnaire de linguistique*, Paris, Larousse, 1973 ; Charles Ferguson, « Diglossia », *Word* 15, 1959, p. 325-340.

véhiculaire se différencie de la langue littéraire : on use de l'*amazigh* ou de l'arabe dialectal – *dârija* au Maroc (ce dialecte est un mélange de mots arabes, français, berbères et espagnols) – pour communiquer « oralement » et de la *fushâ*, arabe dit classique, pour « l'écrit ». La *fushâ* est la première langue officielle du Royaume.

À côté de la langue classique, les Marocains utilisent un arabe dit standard correspondant à une variante moderne de la *fushâ*. Il présente des distinctions touchant avant tout au lexique, intégrant des mots nouveaux apparus à l'époque moderne comme « technologie » ou « écologie ».

Quant aux dialectes oraux, la population peut être structurée en trois classes : les personnes qui parlent seulement l'arabe dialectal (originaires des zones arabophones), celles qui utilisent la *dârija* et l'*amazigh*, et les personnes qui ne connaissent que l'*amazigh* (celles-ci ont le plus souvent un âge avancé et sont originaires des zones berbérophones¹⁵). Cette troisième classe est très minoritaire à Rabat et à Casablanca.

On distingue également plusieurs catégories de personnes d'importance décroissante : celles qui n'écrivent ni l'arabe ni le français, les personnes qui écrivent uniquement l'arabe ou le français, et celles qui écrivent l'arabe et le français. Ces deux dernières catégories sont les plus importantes à Rabat et à Casablanca. Enfin, certaines personnes n'écrivant ni l'arabe classique ni le français ont développé des compétences orales dans l'une ou dans les deux langues (par le biais de la pratique religieuse, de la télévision et/ou de leur profession). Mais la langue principalement utilisée à l'oral à Rabat et à Casablanca reste la *dârija*.

Ainsi, comme dans le reste du monde arabe, les Marocains lisent et écrivent dans une langue différente de celle dans laquelle ils parlent. La *dârija* et l'*amazigh* sont en effet peu utilisés comme véhicule de communication et de transmission du savoir écrit, au profit des langues arabe et française. À ce titre, celles-ci représentent, dans le domaine du livre, deux références majeures.

En témoigne la domination du livre français et du livre arabe sur le marché. Avec plus de huit millions d'euros de livres importés de France chaque année, l'étroit marché marocain se plaçait en 2000 à

15. Unesco, *Literacy for Life. Des options réelles pour les politiques et les pratiques* - Le Maroc, 2005.

la cinquième position des exportations françaises¹⁶. En matière de livres arabes, l'Égypte et surtout le Liban représentent les deux principaux exportateurs vers le Maroc¹⁷. Quant aux livres locaux, ils sont majoritairement écrits en arabe (trois quarts) et en français (un quart) – une part congrue est d'expression *amazigh*, espagnole ou anglaise. En fonction de la langue utilisée, leur production s'inscrit dans deux filières distinctes.

En plus d'être jeune, en mutation et urbaine, l'édition locale est aussi dualiste, partagée entre les secteurs arabophone et francophone. Cette différenciation linguistique concerne l'ensemble de la chaîne du livre, des étapes de la fabrication à celles de la diffusion et de la réception. Rares en effet sont les éditeurs, les distributeurs (en gros et au détail) ou encore les auteurs et les lecteurs à travailler, voire à lire également dans les deux langues. Ils utilisent généralement celle dans laquelle ils sont le plus à l'aise. On note ainsi l'existence de tropismes pour l'arabe et pour le français. En outre, la langue d'expression est souvent liée au type de thématique abordée. Alors que les livres importés du Moyen-Orient portent principalement sur le patrimoine de la civilisation arabo-musulmane (il s'agit surtout du Coran, de livres religieux, d'ouvrages d'histoire de l'Islam, de la langue et du monde arabes ou de littérature arabe), les livres français sont majoritairement à caractère scolaire et littéraire (il s'agit en particulier de manuels et de best-sellers comprenant aussi bien des romans que des essais).

Cela m'a conduit à formuler l'hypothèse suivante : dans un pays pourtant marqué par le bilinguisme, hérité de son histoire, le livre est un révélateur d'un certain dualisme, voire d'un clivage linguistique. Les langues française et arabe ne se mélangent guère, ni n'expriment les mêmes idées, et renvoient à des traditions et à des milieux sociaux distincts. Et, à travers le livre, elles peuvent être pour les lecteurs une marque de distinction et d'affirmation identitaires.

Un tel constat pose une série d'interrogations majeures : quelles sont les répercussions de ce dualisme sur la production intellectuelle du pays, sur les usages liés à l'écrit ainsi que sur la structuration et l'organisation du milieu du livre ? De quelles manières les auteurs, les

16. Véronique De Blic, *Le marché de l'édition au Maroc*, Rabat, Direction des relations économiques extérieures, Poste d'expansion économique, 2000 ; Abdessalam El Ouazzani, *État des lieux du secteur du livre au Maroc*, Rabat, Unesco, 2006.

17. Véronique De Blic, *Le marché de l'édition au Maroc*, *op. cit.*

éditeurs et les lecteurs se réapproprient-ils les langues arabe et française sorties du cadre proprement marocain ? Comment composent-ils avec les réalités du milieu : à la fois dualiste, urbain et en pleine transformation ? Quant aux marchands de livres et aux imprimeurs, comment se positionnent-ils, à leur tour, par rapport à ces spécificités ?

En d'autres termes : que signifie « lire », « éditer » et « écrire » aujourd'hui au Maroc ? Et dans quelle mesure la langue interfère-t-elle avec ces pratiques ? Voilà les questions placées au cœur de cet ouvrage.

Analyser le livre « en train de se faire »

Pour y répondre, j'ai réalisé une analyse comparative des « mondes du livre » arabophone et francophone au sens où Howard Becker entend la notion de « mondes de l'art », comme deux réseaux d'acteurs qui coopèrent pour concourir à l'existence d'une œuvre¹⁸. Plusieurs mois passés à Casablanca et à Rabat entre 2005 et 2010 m'ont permis d'observer, pour chacun, les modalités de fabrication qui participent à la définition et à la signification de l'objet livre, et de saisir les diverses façons dont il circule et est reçu. Cette recherche a donc inscrit dans une même analyse tous ceux – lecteurs, auteurs, éditeurs, graphistes, imprimeurs, ouvriers, État, bailleurs de fonds internationaux, marchands de livres, etc. – qui participent, chacun à sa place et dans son rôle, à l'élaboration et à la définition de l'objet livre.

Le livre est ici étudié en tant qu'objet placé au cœur d'un dispositif d'interactions divisé entre « le monde du livre francophone » et « le monde du livre arabophone », chacun présentant, comme on le verra, son propre fonctionnement, ses propres acteurs et ses propres objets, soumis à des pratiques spécifiques. Ma démarche a donc consisté en des mouvements de va-et-vient constants entre les deux mondes. Mais loin d'accepter cette bipolarité comme un donné fixe, elle a visé au contraire à complexifier le schéma dualiste en étudiant comment les acteurs des mondes du livre parviennent à introduire la spécificité locale dans le livre arabe et le livre français sans que pour autant les

18. Dans son analyse, Howard Becker ne dissocie pas la création de l'œuvre de tous les mouvements et interactions du réseau social qui la font advenir. H. Becker, *Les mondes de l'art*, Paris, Flammarion, 1988 [1982].

traditions inhérentes aux deux types d'ouvrages soient dépassées. Le but de cette approche est de mettre en évidence les enjeux stratégiques, y compris politiques, de l'utilisation de l'une ou l'autre langue compte tenu du rapport à la norme que chacune implique à un moment où «les mondes du livre marocains», arabophone et francophone, se transforment et opèrent des croisements jusqu'ici peu observés.

Dans cette perspective, la méthode adoptée a consisté à suivre les différentes étapes de la genèse d'un livre, de l'auteur jusqu'au lecteur et du lecteur jusqu'au livre en m'appuyant sur le concept de chaîne opératoire élaboré par André Leroi-Gourhan¹⁹, à savoir une «syntaxe organisée d'actions, associant gestes, outils, connaissances aboutissant à la transformation d'une matière première en un produit fabriqué²⁰». C'est à cette approche dynamique fondée sur une démarche essentiellement descriptive que se rattache cet ouvrage qui appréhende le livre sans dissocier contenu, matérialité et dimension esthétique afin de l'étudier «dans la totalité de ses fonctions et de ses significations²¹». Comme le rappelle Marcel Mauss, c'est en observant tout ce qui fait l'objet, la manière dont il a été fabriqué, les outils utilisés, etc., que l'on peut tirer des informations sur le social²². C'est pourquoi je suis partie d'une question très concrète : comment fabrique-t-on un livre au Maroc en arabe et en français ?

Un tel questionnement m'a amenée à étudier différents aspects de l'édition : de la lecture et du lecteur au processus de fabrication du livre, en passant par les enjeux et logiques de publication, les lieux et les réseaux, dans le but de cerner les logiques à l'œuvre dans les modes de transformations et de devenir complexes, au terme desquels un livre advient effectivement. Ont plus particulièrement été analysés les pratiques, les savoir-faire, les supports, les dynamiques, les modes d'interaction et les enjeux que cette production suscite et soulève suivant la langue dans laquelle elle s'élabore. Choisir de parler des auteurs, des lecteurs, des éditeurs, des imprimeurs, des vendeurs de rue et de ce avec quoi ils travaillent, des matériaux qu'ils fréquentent, des expérimentations qu'ils entreprennent, c'est essayer de rendre

19. André Leroi-Gourhan, *Le geste et la parole*, Paris, Albin Michel, 1964 ; *idem*, *Technique et langage*, Paris, Albin Michel, 1964 ; *idem*, *La mémoire et les rythmes*, Paris, Albin Michel, 1965.

20. Christian Bromberger, «Hommage à André Leroi-Gourhan», *Terrain*, n° 7, 1986, p. 61-76, p. 62.

21. *Ibidem*, p. 65.

22. Marcel Mauss, *Manuel d'ethnographie*, Paris, Payot, 1947 [1926].

compte des manières dont ces acteurs, avec les objets mobilisés, déterminent des trajets de savoir spécifiques (en arabe et en français).

Pour mener à bien cette étude, j'ai mobilisé des travaux inscrits dans différents champs de recherche. L'histoire du livre, j'y reviendrai, a constitué une référence centrale. La construction de mon objet doit aussi beaucoup à l'ethnologie et la sociologie françaises de la lecture et des écritures ordinaires²³ qui déplacent le questionnement de Jack Goody, axé sur une opposition entre «sociétés à écriture» et «sociétés de l'oralité», par le recours systématique à l'ethnographie détaillée des usages et des lieux d'écriture. Dans ces domaines, j'ai aussi prêté attention aux travaux qui mettent l'accent sur la «performativité» des actes d'écriture²⁴, les valeurs et représentations des textes²⁵ et la matérialité de l'écrit²⁶. Enfin, le champ imposant des travaux d'historiens et d'anthropologues des savoirs a été un bon cadre d'analyse, en particulier les recherches de Christian Jacob et son équipe publiées dans les deux volumes encyclopédiques intitulés *Lieux de savoir*, où la connaissance est appréhendée de manière dynamique à travers les usages locaux de sa production et de sa diffusion. Aussi, l'ouvrage d'Adrian Johns, *The Nature of the Book*²⁷, qui propose une analyse très détaillée des différentes étapes de la fabrication du livre en Europe au XVII^e siècle et de l'impact de ce processus sur la construction du savoir, en particulier scientifique, a été une référence centrale.

23. Chantal Horellou-Lafarge et Monique Segré, *Sociologie de la lecture*, Paris, La Découverte, 2003 ; Bernard Lahire, «Lectures populaires : les modes populaires d'appropriation des textes», *Revue française de Pédagogie*, n° 104, 1993, p. 17-26 ; *idem*, *La raison des plus faibles. Rapport au travail, écritures domestiques et lectures en milieux populaires*, Lille, Presses universitaires de Lille, 1993 ; *idem*, *L'homme pluriel. Les ressorts de l'action*, Paris, Nathan, 1998 ; *idem*, *La condition littéraire : la double vie des écrivains*, Paris, La Découverte, 2006 ; Jacques Leenhardt, Pierre Josza et Martine Burgos, *Lire la lecture : essai de sociologie de la lecture*, Paris, L'Harmattan, 1999 [1982] ; Pierre Bourdieu et Roger Chartier (dir.), *Pratiques de lecture*, Paris, Payot, 1993 [1985] ; Daniel Fabre, «Introduction», in D. Fabre (dir.), *Écritures ordinaires*, Paris, P.O.L-Bibliothèque publique d'Information, 1993, p. 11-29 ; *idem*, «Le berger des signes», in D. Fabre (dir.), *Écritures ordinaires*, *op. cit.*, p. 269-313 ; *idem*, «Introduction. Seize terrains d'écriture», in D. Fabre (dir.), *Par écrit. Ethnologies des écritures quotidiennes*, Paris, Maison des sciences de l'homme, 1997, p. 1-58.

24. Béatrice Fraenkel, «Actes d'écriture : Quand écrire c'est faire», *Langage & Société*, n° 121-122, 2007, p. 101-112.

25. Brigitte Baptandier et Giordana Charuty (dir.), *Du corps au texte. Approches comparatives*, Paris, Société d'ethnologie, 2008.

26. Christian Jacob (dir.), *Lieux de savoir*, Paris, Albin Michel, 2007-2011, 2 vol. ; Mbodj-Pouye Aissatou, *Le fil de l'écrit*, Paris, ENS éditions, 2013.

27. Adrian Johns, *The Nature of the Book*, Chicago, University of Chicago Press, 1998.

La maison d'édition comme point d'ancrage ethnographique

Cette étude des différentes étapes de la genèse d'un livre a vite été confrontée à un double défi : décrire un processus « en train de se faire » dans un contexte mouvant et prendre ainsi le risque d'être dépassée par l'actualité sans cesse changeante du terrain. La transformation du champ éditorial et des rapports à la lecture et à l'écriture est telle qu'entre le moment où l'enquête a été finalisée et la période actuelle, marquée par le soulèvement populaire et de nombreuses réformes, la situation a déjà évolué. J'ai tenté de minimiser ce risque en veillant à recueillir de nouvelles données chaque année, jusqu'en 2010, grâce à des retours fréquents sur le terrain et à ma participation régulière au Salon international du livre et de l'édition de Casablanca. L'autre difficulté a été de décrire un processus, c'est-à-dire d'inclure dans la même analyse une multitude d'acteurs et de terrains d'étude. Le risque de la dispersion a été écarté en choisissant comme point d'ancrage ethnographique la maison d'édition, dans la mesure où elle se trouve au cœur des chaînes de production. J'ai pu suivre l'éditeur dans son travail et dans ses relations avec les différents acteurs de chaque filière : auteurs, graphistes, imprimeurs, distributeurs, marchands, etc.

La plupart des chapitres qui concernent le travail éditorial sont le résultat de mon implication dans les équipes de trois maisons : Tarik (Chemin), Yanbow al Kitab (À la source du livre), Afrique Orient.

Fondée en 1999 par Marie-Louise Belarbi et Bichr Bennani, Tarik a été l'une des premières maisons à publier des témoignages d'anciens prisonniers politiques durant les « années de plomb », appellation aujourd'hui donnée à la période du règne d'Hassan II (1961-1999) survenue entre le début des années 1960 et le milieu des années 1970. C'est l'une des raisons pour lesquelles je l'ai choisie : parce qu'elle représente bien la jeune édition locale. Son catalogue, majoritairement composé de titres francophones, propose des livres d'un type nouveau, notamment son best-seller *Tazmamart. Cellule 10*, témoignage d'Ahmed Marzouki, ancien détenu politique, publié en 2000. Dans le droit fil de cette parution critique, Tarik a traduit en arabe *Le discours de la servitude volontaire* de La Boétie, parce qu'il « est d'une actualité toujours étonnante au Maroc » selon Bichr. Un an plus tard, en 2005, est paru *Le rouge du tarbouche*, récit autobiographique dans lequel l'auteur, Abdellah Taïa, dévoile son homosexualité, déclenchant à son tour une polémique.

Pour sa part, Yanbow al Kitab, fondée en 2006 par Amina Hachimi El Alaoui, est (avec les éditions Yomad apparues en 1999) la seule maison spécialisée dans les livres d'enfance et de jeunesse. Ses collections accordent une attention centrale au patrimoine et à son inscription dans «la modernité», selon l'éditrice. Leur étude permet à cet égard d'analyser comment s'opère, à travers elles, une certaine réactualisation et objectivation de la culture marocaine.

Enfin, Afrique Orient, dirigée par Camille Hobollah (secondé au moment de l'enquête par Mostapha Chaji, appelé plus communément «Chaji») et spécialisée dans le livre scolaire et parascolaire d'expression arabe, a été choisie car c'est une des maisons les plus importantes du pays.

J'ai également travaillé dans différentes librairies en vue d'identifier les lecteurs et de connaître les questions qui les intéressent. L'une est spécialisée dans le livre français, le Carrefour des livres, l'autre dans le livre arabe, Dar Attakafa (Maison de la culture). Celle-ci assure les fonctions de maison d'édition (spécialisée dans le livre scolaire d'expression arabe) et de distribution (en gros et au détail) dans le quartier des Habous (encore appelé Nouvelle Médina), centre de diffusion du livre arabe à Casablanca. Travailler dans ce quartier m'a permis de rencontrer des acteurs essentiels du marché : Bassam Kurdî, directeur du Centre culturel arabe (CCA), Fouad Korrich, propriétaire de Dar el Ilm (Maison du savoir), et Abdelmounim Soulamî, à la tête de la maison d'édition et de distribution Soulamî et de l'imprimerie Imarsi.

À la suite de ces expériences en librairie, certains clients et lecteurs m'ont permis d'observer les usages qu'ils font du livre, chez eux, dans l'espace domestique. J'ai également passé quelques semaines à étudier le fonctionnement d'imprimeries afin de saisir la fabrication matérielle du livre. Enfin, dans la rue et les transports en commun, j'ai noté si les gens lisaient, et si oui quoi exactement, ainsi que la façon dont le livre était manipulé. L'enquête a autant consisté à m'immerger dans le milieu professionnel qu'à sillonner les rues anciennes et modernes de Rabat et de Casablanca.

Contribuer à l'organisation du Salon du livre de Tanger en 2008 m'a donné la possibilité de mieux mesurer l'impact de l'influence étrangère, en particulier française, non seulement sur l'animation de la vie littéraire locale mais aussi sur la production des livres à travers les financements accordés par l'ambassade de France et d'autres fournisseurs étrangers, principalement arabes.

Suivre le parcours de l'objet a alors impliqué que j'apprenne à exercer différents métiers, seule manière de comprendre comment on le fabrique et, à travers l'étude de ce processus, d'analyser les transformations culturelles et sociales en cours dans le Maroc actuel.

Le livre en tant que symptôme et agent des transformations sociales : un fil directeur

Dans ce travail, en effet, loin de percevoir le livre comme un microcosme ou comme le « modèle réduit » de la société, en particulier urbaine, je le considère indissociablement comme un révélateur et un agent des transformations sociales et culturelles. À la suite de sociologues et historiens du livre et de la lecture comme Roger Chartier, Jean-François Gilmont, Martyn Lyons ou Jean-Yves Mollier, j'ai souhaité montrer que le livre est un bon terrain d'étude des sociétés et un véritable objet anthropologique dont l'analyse peut ouvrir des perspectives pour une réflexion dynamique sur les manières dont le savoir (écrit) se constitue et se reconstitue, et sur les processus de mutation du monde social sur lesquels il nous informe et auxquels, aussi, il participe.

La sociologie et l'histoire du livre et de la lecture dans lesquelles cette étude s'inscrit se sont amplement développées en Occident suivant plusieurs étapes. D'abord, elles ont consisté en une histoire de la technique où le livre imprimé est principalement appréhendé à travers sa fabrication. L'ouvrage de Henri-Jean Martin, *L'apparition du livre*²⁸, rédigé à l'initiative de Lucien Febvre, marque à cet égard un tournant décisif. À un moment où les recherches sur le livre et la lecture sont fragmentées en différents domaines – codicologie et bibliographie, histoire des textes et critique textuelle, histoire de l'art et histoire culturelle, sociologie culturelle et sociologie de l'éducation – qui se disputent son étude, Henri-Jean Martin propose de « concevoir l'histoire du livre comme un sujet unique à étudier d'un point de vue comparatif »²⁹. À la suite de son initiative, fondatrice d'une « nouvelle

28. Lucien Febvre et Henri-Jean Martin, *L'apparition du livre*, Paris, Albin Michel, 1958.

29. Frédéric Barbier, « Écrire *L'apparition du livre* », Postface à Lucien Febvre et Henri-Jean Martin, *L'apparition du livre*, Paris, Albin Michel, nouvelle édition, 1999, p. 537-579.

histoire du livre³⁰», d'autres travaux voient le jour qui visent à mieux cerner l'action culturelle du livre et les incidences de ce nouveau mode de transmission et de diffusion sur la pensée et la culture européennes du XVI^e au XIX^e siècle.

Dès lors, ces recherches prennent trois orientations principales : «la constitution de séries longues de la production imprimée»; «l'histoire sociale des producteurs et distributeurs de l'imprimé»; «l'histoire de l'inégale distribution du livre»³¹. Peu d'entre elles, néanmoins, parviennent à objectiver des indices de changements culturels, s'attachant plutôt à mettre en lumière l'une des principales caractéristiques du livre imprimé : la production et la distribution en masse d'un même texte, et ses effets sur la construction du savoir. Toutefois, en considérant les éditions successives d'un livre comme identiques, la grande majorité de ces études, notamment celles réalisées par Marshall McLuhan³² et Elizabeth Eisenstein³³, n'ont pas tenu compte des variations aspectuelles (format, mise en pages, etc.) d'un texte sur les usages qui en sont faits et sur la construction de son sens. De fait, elles ont négligé une dimension fondamentale du livre : sa pluralité d'existence qui ne peut être mise en évidence qu'à travers l'étude de ses pratiques.

Au début des années 1980, l'histoire du livre et de la lecture s'est enrichie de nouvelles approches élaborées par Robert Darnton, aux États-Unis, Donald McKenzie, en Grande-Bretagne, et Roger Chartier, en France. Robert Darnton est le premier à rompre avec la démarche quantitative pour s'intéresser à la circulation du livre³⁴. Donald McKenzie initie, quant à lui, une nouvelle approche de la bibliographie, qui en fait une «sociologie des textes»³⁵. En considérant le livre comme un objet avant tout physique, il a montré comment le sens d'un texte dépend des formes qui le donnent à lire, des dispositifs propres à la matérialité de l'écrit. En France, Roger Chartier,

30. Roger Chartier, *Écouter les morts avec les yeux*, Paris, Collège de France, 2008, p. 16.

31. Soraya El Alaoui, *Les réseaux du livre islamique. Parcours parisiens*, Paris, CNRS, 2006, p. 9.

32. Marshall McLuhan, *La galaxie Gutenberg*, Paris, Éditions Mame, 1967.

33. Elizabeth Eisenstein, *The Printing Press as an Agent of Change. Communication and Cultural Transformations in Early Modern Europe*, Cambridge-New York, Cambridge University Press, 1979.

34. Robert Darnton, *The Literary Underground of the Old Regime*, Cambridge, MA: Harvard University Press, 1982.

35. Donald F. McKenzie, *Bibliography and the Sociology of Texts*, Londres, British Library, 1986.

profondément inspiré des travaux de Donald McKenzie et de l'historien et anthropologue italien Armando Petrucci sur la mutation graphique et ses conséquences, a, pour sa part, mis l'accent sur le rapport entre matérialité et «histoire des lectures».

Analyser simultanément les formes et les supports de l'écriture, les représentations et les rôles attribués à l'écrit, enfin les manières de lire, conduit Roger Chartier à mettre en lumière les «appropriations différentielles» de l'écrit. Il a ainsi fait ressortir un aspect essentiel du livre: «Le livre n'est pas une entité close, c'est une relation, c'est un centre innombrable de relations³⁶.» À ce titre, les pratiques auxquelles il donne lieu sont des pratiques avant tout «sociales et culturelles». Envisagées sous cet angle, l'histoire et la sociologie du livre et de la lecture ouvrent la réflexion à un comparatisme qui permet de porter un regard neuf sur les différentes modalités de construction et de diffusion du savoir, ainsi que sur les transformations majeures (économiques, technologiques, politiques, religieuses, etc.) ayant distinctement bouleversé les sociétés en Europe médiévale et moderne³⁷.

Parallèlement, des chercheurs comme Jean-Yves Mollier³⁸ et Pierre Bourdieu³⁹, initiateur de la notion de champ littéraire, suivis, au Canada, de Jacques Michon et, aux États-Unis, d'André Schiffrin⁴⁰, ancien directeur de l'une des plus prestigieuses maisons américaines, Pantheon, ont focalisé leur analyse sur l'édition contemporaine. Axées sur les enjeux de la rentabilité économique à travers la formation de conglomerats en France et aux États-Unis, leurs études ont bien montré, à leur tour, comment l'objet livre (considéré aussi bien du point de vue de son fond que de sa forme) constitue un véritable analyseur social et un vecteur de transformations.

Jusqu'à aujourd'hui, ces recherches ont principalement été menées en Occident. Dans le monde arabe, l'histoire du livre et de la lecture n'a donné lieu qu'à très peu d'études. S'il existe quelques travaux sur

36. Roger Chartier, *Écouter les morts avec les yeux*, op. cit., p. 55.

37. Guglielmo Cavallo et Roger Chartier (dir.), *Histoire de la lecture dans le monde occidental*, Paris, Seuil, 2001 [1979].

38. Jacques Michon et Jean-Yves Mollier (dir.), *Les mutations du livre et de l'édition dans le monde du XVIII^e siècle à l'an 2000*, Paris, L'Harmattan, 2001.

39. Pierre Bourdieu, *Les règles de l'art: genèse et structures du champ littéraire*, Paris, Seuil, 1992.

40. André Schiffrin, *L'édition sans éditeurs*, Paris, La Fabrique, 1999.

le développement de l'imprimerie⁴¹, l'histoire du livre et de la lecture à l'époque médiévale et moderne⁴², enfin, la transformation des relations entre écrit et autorité au XIX^e siècle⁴³, nous possédons encore peu de recherches consacrées aux pratiques du livre, de la lecture et de l'édition dans les sociétés arabes contemporaines.

Dans ce domaine, seulement quelques analyses ont été menées, principalement par des spécialistes de littérature comme Yves Gonzalez-Quijano ou Richard Jacquemond. Dans *Les gens du livre*, Gonzalez-Quijano⁴⁴ a étudié le livre au Caire, principal centre de production et de diffusion du livre arabe, où il porte une attention particulière à l'observation des élites, des politiques et des pratiques culturelles. Richard Jacquemond propose dans *Entre scribes et écrivains*⁴⁵ une interprétation de la spécificité de la littérature arabe moderne à travers une analyse socio-historique du champ littéraire égyptien contemporain. Franck Mermier est l'un des seuls anthropologues à s'être intéressé à l'édition et à la production intellectuelle au Liban, en particulier à Beyrouth, seconde capitale arabe du livre. Son ouvrage, fondateur

41. Jonathan Bloom, *Paper before print: the history and impact of paper in the islamic world*, Yale University Press, 2001 ; Josée Balagna, *L'imprimerie arabe en Occident. XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles*, Paris, Maisonneuve et Larose, 1984 ; Abdulrazak Fawzi, *The kingdom of the book: the history of printing as an agency of change in Morocco between 1865 and 1912*, op. cit. ; Wahid Gdoura, *Le début de l'imprimerie arabe à Istanbul et en Syrie: évolution de l'environnement culturel (1706-1787)*, Tunis, Publications de l'Institut supérieur de documentation, 1985 ; Francis Robinson, « Technology and Religious Change: Islam and the Impact of Print », *Modern Asian Studies*, 27 (1), 1993, p. 229-251 ; *idem*, « Islam and the Impact of Print in South Asia », in F. Robinson (éd.), *Islam and Muslim History in South Asia*, Delhi Oxford University Press, 2000, p. 66-104 ; Juan Cole, « Printing and Urban Islam in the Mediterranean World, 1890-1920 », in L. T. Fawaz et C. A. Bailly (éd.), *Modernity and Culture. From the Mediterranean to the Indian Ocean*, New York, Columbia University Press, 2002, p. 344-364.

42. Johannes Pedersen, *The Arabic Book*, Princeton, Princeton University Press, 1984 ; Georges Atiyeh, « The book in the modern arab world: the cases of Lebanon and Egypt », in G. Atiyeh (éd.), *The book in the islamic world. The Written Word and Communication in the Middle East*, State University of New York Press, The Library of Congress, 1995, p. 233-236 ; Frédéric Hitzel (dir.), « Livres et lecture dans le monde ottoman », *Revue des mondes musulmans et de la Méditerranée*, n° 87-88, 1999, p. 19-38 ; Houari Touati, *L'Armoire à sagesse: bibliothèques et collections en islam*, Paris, Seuil, 2003 ; *idem*, *Histoire et voyage au Moyen Âge. Histoire et anthropologie d'une pratique lettrée*, Paris, Seuil, 2000 ; François Déroche, *Le livre manuscrit arabe. Préludes à une histoire*, Paris, BNF, 2005 ; Geoffrey Roper (éd.), *The History of the Book in the Middle East*, Cambridge, University of Cambridge, 2013.

43. Brinkley Messick, *The Calligraphic State: Textual Domination and History in a Muslim Society*, Berkeley, University of California Press, 1993.

44. Yves Gonzalez-Quijano, *Les gens du livre*, Paris, CNRS, 2002 [1998].

45. Richard Jacquemond, *Entre scribes et écrivains*, Arles, Actes Sud, 2003.